

mérité de la France. On peut dire qu'à son poste de ministre des finances comme dans l'action qu'il tenta d'exercer en politique étrangère, il ne serait nullement dépaycé au milieu des préoccupations actuelles. Il fut en particulier profondément convaincu de la nécessité, pour la paix de l'Europe et pour la stabilité de la France, qu'une entente étroite s'établît entre ce pays et la Grande-Bretagne. Il plaida cette cause avec une chaleur de sentiment et une force d'arguments auxquels on eût été bien avisé de se rendre des deux côtés de la Manche. C'est en particulier la thèse qu'il soutient avec une belle éloquence dans une lettre écrite de Paris, le 9 juillet 1792, à lord Stanhope, le beau-frère de Pitt. Cette lettre constitue un véritable traité des règles à observer entre nations pour assurer leur amitié durable : on y puiserait aujourd'hui d'utiles directions.

La haute situation qu'il avait ambitionnée dès son arrivée en France et à laquelle il était parvenu ne put lui faire oublier l'injustice dont il avait été victime à Genève. C'est ici que se montra à nu le petit côté de son caractère. Altéré de liberté et d'égalité alors même qu'il n'avait plus l'intention d'en jouir dans sa ville natale et basement rancunier, il ne cessa d'intriguer à Paris, d'abord en faveur d'une intervention qui mit un terme aux privilèges du patriciat genevois, puis, quand la France lui apparut être le sol à jamais sacré de son idéal politique, en faveur de l'annexion de l'infime république à la grande. L'événement fatal ne s'accomplit qu'un peu plus de quatre ans après la fin tragique de Clavière, mais il en fut un des principaux artisans. C'est pourquoi, en dépit de tout ce qu'il accompli et de ce qu'il proposa pour le bien de la France, le cœur refuse sa sympathie ; sa mort expie mal un crime autre que celui qui lui était imputé : il avait attenté à la liberté de sa patrie ; il avait « touché à l'or de Toulouse ». Son nom fut longtemps et justement exécré à Genève.

Je ne sais qui a dit de Turgot qu'il était un grand constructeur, au lieu que Necker ne fut que le maçon qui bouche les joints et les trous par des moyens de fortune ; peut-être est-ce Clavière, qui détesta le banquier genevois. Notre savant confrère M. Chapuisat ne m'en voudra pas si j'associe en lui le Turgot et le Necker de l'histoire. Il prête à cette assimilation en complétant *Figures et choses d'autrefois*, dont l'architecture satisfait par la matière et l'ordonnance, d'une quinzaine de brèves études où figurent de nombreux personnages intéressants l'histoire de Genève. Ce sont là bouche-trou de la connaissance, articles de journaux et de revues, propres à distraire et à instruire, depuis l'introduction de l'horlogerie à Genève jusqu'aux propos, hauts faits et palinodies des plus grands de la terre.

Ce volume est à peine achevé que M. Ed. Chapuisat nous annonce la publication prochaine du *Journal de J.-G. Eynard* pendant les Cent Jours. Le meilleur accueil est assuré à ces notes du grand philhellène.

J.-E. DAVID.

La musique à Paris

A bâtons rompus...

Elle court, la Musique, elle galope, va, vient, s'infiltrer partout ; au service des danseurs de toutes catégories, les petits orchestres sortent de terre et leur idéal, pour satisfaire le goût du client, est d'imiter les orchestres nègres jusque dans les cris aigus et gutturaux de leurs musiciens qui provoquent, paraît-il, le plus intense frémissement chez les danseurs du jour. *Jazz-band* est maître du monde de certains salons et spécialement du monde des cafés-concerts et des music-hall où les virtuoses noirs essayent de prouver la supériorité de la guitare de la case de l'oncle Tom sur celle de Figaro. Déjà, l'on sent pourtant que la période d'hystérie exotique est à son déclin.

Des fortunes se sont faites à répandre et exploiter cet évangile nouveau pour primitifs ; ainsi s'est créée la classe des nouveaux riches de la danse et de la musique. Tel artiste (?) que vous avez connu, il y a dix ans, modeste, luttant courageusement, avec conviction pour les belles causes, est aujourd'hui un parvenu enrichi par la prostitution de son art. Admettons l'égalité des races ; mais, tout de même, que penser d'un homme de race latine affinée aspirant à la mentalité d'un nègre de Louisiane ?

Pour de l'argent que ne ferait-on ? « Après tout, disait l'autre, il faut bien vivre ». Ces raisonnements de courtisanes sont de tous les temps ; mais le luxe de la vie actuelle les a multipliés et

combien faut-il admirer les centaines de virtuoses qui actuellement, dans les conditions les plus atrocement difficiles, cherchent à maintenir haut leur moral et résistent aux tentations. Qui les aidera ? Qui leur permettra de n'être pas écrasés par le poids de la vie ? Il faut être héroïque pour donner un concert ; les frais d'organisation, de publicité et de location de salles montent à un chiffre tel que la recette la plus brillante ne peut laisser de bénéfice. Et malgré tout, ils tiennent, nos virtuoses, combattants de l'art pour l'art, pianistes, violonistes, violoncellistes et chanteurs. Le malheur momentané c'est que le public n'est plus celui qui, avant la guerre, en majorité éduqué musicalement, allait à la recherche d'une belle interprétation des chefs-d'œuvres consacrés et des œuvres nouvelles... Ecoutez plutôt. Risler et Capet exécutaient l'autre jour la *Sonate* pour piano et violon en *fa* de Beethoven ; dans le *Scherzo*, vous n'ignorez pas avec quelle fantaisie ironique le violon et le piano se poursuivaient haletants dans l'exposition du thème. —

« C'est insupportable, dit un de mes voisins ; Risler est donc incapable de jouer en mesure ? » — Parfaitement ! Et dimanche dernier, une agitée presque élégante ne prenait-elle pas, au Concert Colonne, la *Messe* en *ré* de Beethoven pour *Parsifal* ? Elle exprimait ses regrets qu'on ait traduit en latin l'œuvre wagnérienne ! Car si l'auditeur nouveau riche croit à toutes les loufoqueries de l'art, il devient, depuis peu, wagnérien. C'est un fait. Le wagnérisme redevient à la mode. Quelque argument qu'on invoque en sa faveur, il ne reste pas moins vrai que les concerts symphoniques ont un devoir éducatif à remplir. Vont-ils recommencer l'éducation wagnérienne de leurs auditeurs renouvelés ? C'est à craindre. Qu'on ait le courage de reprendre à l'Opéra le répertoire wagnérien qui lui était acquis, c'est admissible, mais que les concerts recommencent à vivre de la musique dramatique, c'est contraire à la logique même, toute question sentimentale mise à part. La guerre devait tout renouveler ; l'épanouissement musical français, disait-on, sera glorieux. Il doit l'être et le sera sans chauvinisme ; mais l'on peut s'étonner à juste titre, pour des raisons purement musicales, que les chefs et directeurs de concerts rentrent dans une vieille ornière opportuniste en un temps d'émancipation. Le jour où une entreprise de concerts n'est plus libre absolument de ses programmes et se trouve aux prises avec les goûts de son public à satisfaire, pour raisons financières, on doit se demander si la vie de cet organisme n'est pas déséquilibrée. Bien plus, le grand orchestre pourra-t-il vivre avec l'accroissement des salaires et des frais généraux ? Telle est la grave question qui se pose partout.

M. Victor Charpentier avait créé de très intéressantes auditions orchestrales et chorales au Trocadéro, dont l'existence paraissait assurée par le fait de quinze années d'activité. Il s'avoue aujourd'hui vaincu. La lutte est devenue impossible, les frais dépassant les recettes maxima. Les orchestres Colonne, Chevillard et du Conservatoire, eux, vivent en Société ; mais les salaires des sociétaires ont augmenté ainsi qu'il convient pour la vie chère. Pour diminuer les frais, diminuera-t-on les heures de travail ? Alors que deviendront les exécutions ? Devront-elles tomber dans l'a peu près, pire ennemi de la musique ? Ne marchons-nous pas à l'évolution du grand orchestre vers le petit orchestre ? Car dans le monde tout est recommencement. Le développement des moyens orchestraux est arrivé au point où l'équilibre est rompu. Seriez-vous déçus d'entendre en lieu et place de nos armées de musiciens, des groupes de vingt-cinq à trente instrumentistes de choix ? Croiriez-vous rétrograder ? Nullement. Nos oreilles ne sont-elles pas lassées des habiles combinaisons de timbres et des grosses sonorités qui, trop souvent, voilent une grande faiblesse de pensée ? Le vrai raffinement ne consiste-t-il pas dans le maximum d'effet avec le minimum de moyens ? Cela nous vaudrait moins de partitions aux prétentions picturales, et plus d'œuvres essentiellement musicales. On ne légifère point en art ; encore moins peut-on prophétiser.

Mais qui sait ? Ne marchons-nous pas directement à la grande simplification que vont imposer les bouleversements économiques au monde entier ?... Pourtant on dansera toujours... Et comme tout est recommencement, répétons-le, on découvrira dans quelques années que la valse et les danses du grand siècle sont seules dignes de l'élégance du jour. Peut-être imaginera-t-on à l'honneur polka une origine transatlantique qui la rendra favorite des plus célèbres fox-trotteurs du temps.

Stupete gentes !

Gustave DORET.